

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Anatomie d'un cas d'acharnement pédagogique**

J. P. April



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

April, J. P. (2011). Anatomie d'un cas d'acharnement pédagogique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 65–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Anatomie d'un cas d'acharnement pédagogique

J.P. April

L'INCRIMINÉ, dont nous tairons le nom par respect pour son jeune fils, a reçu une lourde peine l'obligeant à travailler pendant douze heures dans une école primaire. Voici comment la jeune agente sociale temporaire FG-123 (dont nous tairons le nom par respect pour elle) rapporte les faits imputés à Jipé (nom fictif) :

La mère, elle enseigne au primaire. Elle en a plein son casque et elle est sur le gros nerf. Ce sont surtout les parents de ses élèves qui lui font des misères. Aussi, elle n'a pas du tout le goût de jouer au prof quand elle rentre à la maison. Pas question pour elle d'aider aux devoirs de son jeune fils, lui-même au primaire.

Le père, lui, il enseigne au cégep, il y fait presque rien d'autre que s'amuser. En guise de punition, c'est donc lui qui doit s'occuper des devoirs du fils.

« On dit que les pères d'aujourd'hui doivent avoir des contacts avec leurs jeunes fils, dit-il ; on dit que c'est bon. Quand les contacts ne sont pas trop violents. »

Mais c'est une obligation, pour le père et pour le fils. Et le fils, qui n'a pour tout contact avec son père que ce moment incontournable, s'assure donc de le faire durer le plus longtemps possible.

Chaque soir, après sa poutine et toutes ses émissions violentes de gamin, le fils se rend avec le père dans le bureau de ce dernier, il vide son porte-bidules sur la table de travail, la moitié des bidules se répandent sur le plancher, le fils s'y répand aussi, soi-disant pour les ramasser, mais l'un des bidules est devenu un monstre électronique qui s'active en crachotant des étincelles synthétiques, le fils se défend assez bien, mais il tombe dans les pattes du père, lequel tombe de son fauteuil, et il s'ensuit une bonne séance de lutte, gagnée 65

par le père qui, sous la menace d'un étouffement imminent, fait promettre à son fils de se mettre au travail.

Le contact est bon. Le fiston repentí est heureux. Il sort des cahiers et des livres qu'il ouvre au petit bonheur, en sifflant fort et faussement. On cherche le programme des devoirs, on le cherche toujours, on aperçoit au passage tous les retards accumulés, et enfin le fils s'y met, se trompe, efface, hurle en disant que ça sert à rien il comprend rien à rien il comprendra jamais rien de rien. Il ne le veut surtout pas.

Le père sacre, craque, menace, grogne et fulmine, ce qui fait bien rire le fils qui, un moment distrait, se remet en position de travail. Mais il dit des niaiseries, ses feuilles se froissent, l'atmosphère se tend et le père pompe, il pompe de plus en plus, comme un engin au bord de l'explosion. Le père impatient finit par lui souffler les réponses, mais ou bien le fils ne les comprend pas, ou bien elles ne sont pas bonnes du tout.

Pour décompresser, le père va faire un tour dans la pièce d'à côté. Il pense à toutes ces factures impayées qui traînent et se demande comment les oublier. Il ferme la porte de la pièce, ouvre la fenêtre, songe un instant à se suicider, mais il décide plutôt de fumer un joint en plongeant un moment dans une rêverie anodine. Ça ressemble au bonheur, s' imagine-t-il.

Puis il retourne voir son fils. Mais il ne le voit pas. Fiston est rendu dans le salon, en train de regarder la télé. Une distraction qu'il a eue en allant faire pipi, comme ça arrive à peu près trois fois par séance de devoirs.

Et on revient au travail, non sans une bonne discussion sur la nécessité de l'éducation.

— Papa, à quoi ça sert d'apprendre la table des multiplications ? Moi, j'veux pas voler la job d'une calculatrice !

— Ça sert à passer ta crise de troisième année pour aller en quatrième pis en cinquième pis en sixième pis y en a encore un maudit paquet d'autres avant d'avoir la paix !

Finalement, le fils froissé déchire son cahier, le père hurle, le petit se bouche les oreilles, le père veut lui retirer les mains de sur les oreilles, le petit se raidit et plante un coude dans les

qui cogne contre la table, et c'est reparti ! Fiston bascule inexplicablement sur ses livres qui fichent le camp avec la lampe, il menace même de renverser l'ordinateur, mais le père saisit le fils, mais le fils mord le père, et la mère entre dans le bureau :

— Alors, les boyzes, ça avance, les devoirs ?

Les boyzes rigolent de joie et se relèvent, ils jurent que c'est presque terminé alors qu'ils devront encore en laisser tomber la moitié. (Heureusement !)

Au passage, le fils s'est beurré la face avec un crayon à l'encre de Chine. La mère croit qu'il a un œil au beurre noir. Le fils se jette dans les bras de sa mère en pleurant. Elle accuse le père de brutalité. Il accuse la mère de n'importe quoi.

Bientôt, ses parents vont divorcer et fiston pourra regarder la télé en paix.